

**PANNEKOEK
ET LES CONSEILS
OUVRIERS**

REVUE INTERNATIONALE

SÉRIE « PRAxis »

ED -

DOSS

série "praxis"

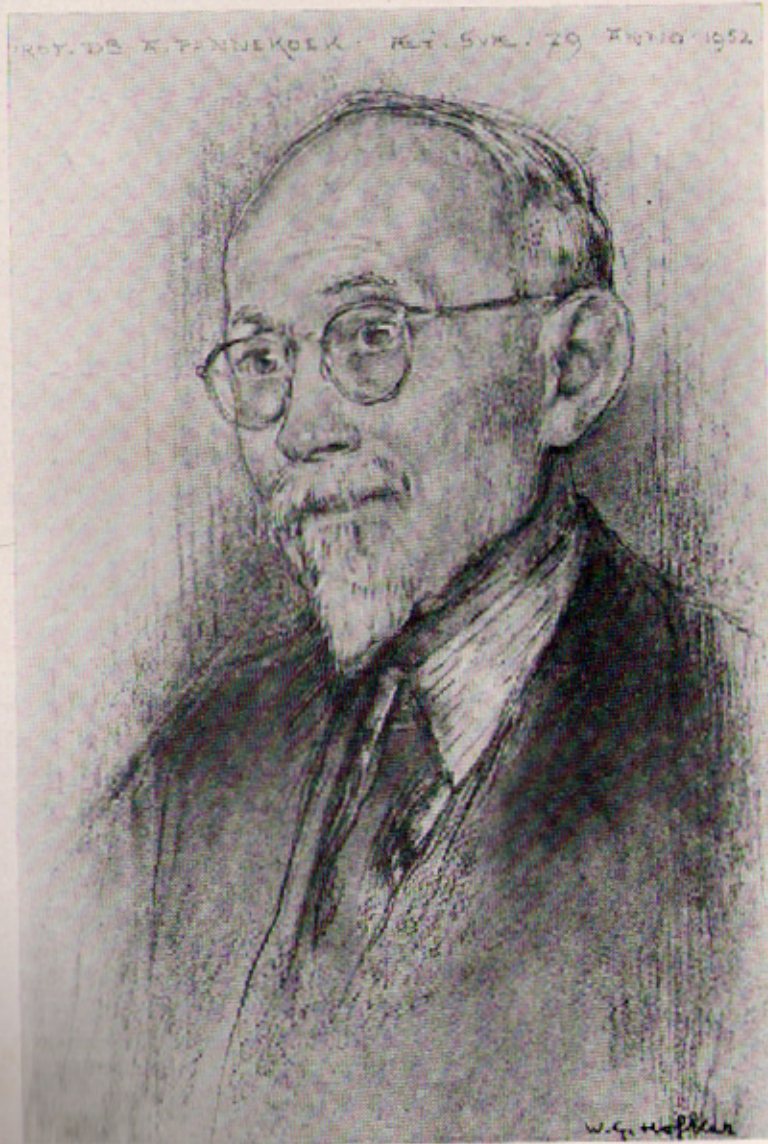
PANNEKOEK ET LES CONSEILS OUVRIERS

Textes choisis, traduits et présentés par
SERGE BRICIANER

E D I paris

ÉTUDES ET DOCUMENTATION INTERNATIONALES

29, rue Descartes, PARIS-V



Cl. Gemeente Musca van Amsterdam

ANTON PANNEKOEK (1873-1960)

En temps d'éclipse du mouvement révolutionnaire dans les pays industrialisés, la figure d'Anton Pannekoek ne pouvait guère attirer l'attention. Jamais cet homme n'a exercé le moindre pouvoir, jamais son existence n'a pris un tour tragique. Sans doute son nom apparaît assez souvent sous la plume des théoriciens marxistes les plus connus du début de ce siècle, et cela lui vaut de nos jours une notule, quand on réédite de vieilles brochures. Mais un épais manteau de silence recouvre son œuvre proprement dite. Celle-ci en effet n'a rien pour séduire les peintres en idées mortes : ni citations prêt-à-porter, ni système propice aux exégèses, ni liens apparents avec un Etat ou une tendance politique organisée. Une pensée uniquement attachée à la cause de la révolution communiste. Une évolution spirituelle raccordée à des types d'action dont les échos eux-mêmes avaient presque fini d'alimenter la panique et la haine des classes dominantes.

Anton Pannekoek est mort, solitaire, à Wageningen, petit village de Hollande, le 28 avril 1960. Quelques articles furent à ce moment consacrés à sa mémoire (1). Et le silence retomba. Depuis deux ou trois ans cependant ce nom revient parfois, non dans des ouvrages érudits, mais dans des conversations de jeunes gens en quête d'orientation nouvelle. Qui fut donc ce Pannekoek dont Lénine parle en bien dans l'Etat et la Révolution, avec mépris dans la Maladie infantile du communisme, seules sources aisément accessibles en l'occurrence ?

Le but de ce recueil est de répondre à cette question. Non pour célébrer un mort, mais pour laisser se dégager les grands traits d'une évolution hautement significative. En effet, la vie d'Anton

(1) Cf. notamment, H. ZANSTRA (un confrère de l'Académie des sciences) : « *Levensbericht...* », *Jaarboek der Koninklijke Nederlands Akademie van Wetenschappen*, 1959-1960 ; G.B. VAN ALBADA (disciple et longtemps ami politique) : « *In Memoriam...* », *Folio Civitas* (université d'Amsterdam), 14-5-1960, pp. 3-4 ; Paul MATTICK (un ami politique) : « Anton Pannekoek », *la Révolution prolétarienne*, 472, 1962, pp. 117-120, et *Cahiers du communisme de conseils* (Marseille), 1, oct. 1968 (la biographie la plus complète à ce jour).

Pannekoek est inséparable des diverses polémiques qui, depuis le début du siècle, ont battu son plein dans les rangs du mouvement ouvrier mondial, et plus particulièrement, au sein de ses tendances les plus extrémistes, celles notamment du communisme de conseils (par opposition au communisme de parlement), dit aussi péjorativement « ultra-gauchisme ». Sans doute, Pannekoek n'a participé d'une manière intensive, quantitativement parlant, tant à ces controverses qu'à la vie organisationnelle dont elles constituaient l'expression privilégiée, que pendant la grande période allant en gros de 1900 à 1920. Cela n'empêche nullement que la part la plus achevée de son œuvre politique, celle qui présente aujourd'hui encore — et surtout depuis les Journées de mai 68 — un caractère d'actualité incontestable, fut rédigée au cours des périodes suivantes.

L'œuvre de Pannekoek comporte deux clés (l'une renvoyant à l'autre, cela va sans dire) : 1) l'idée d'évolution tant anthropologique que cosmologique, qui a pour base le matérialisme historique; 2) la théorie de l'action de masse, devenue, à l'occasion de la première grande crise révolutionnaire du XX^e siècle, l'idée des conseils ouvriers. C'est pourquoi la présentation de ce recueil sera principalement consacrée au premier de ces aspects, la partie proprement anthologique étant axée sur le second.

Ce recueil se présente donc comme une contribution à l'histoire des idées, à celle plus précisément de la formation de la théorie communiste au XX^e siècle. Son économie n'ira pas, de ce fait, sans enfreindre quelque peu les règles habituelles du genre. En particulier, on n'y trouvera pas une biographie d'un seul tenant, mais celle-ci sera répartie dans les divers chapitres et mêlée plus ou moins à l'évolution de l'histoire et des problèmes théoriques. Cette formule obligera, nul doute, à certaines redites, en même temps que les exigences de l'édition nous contraindront de passer sous silence, ou presque, des questions relativement secondaires dans ce cadre. Les parties introductives à chaque section du volume, et les notes, s'efforceront d'y suppléer. Le cas échéant, un résumé des passages qu'il a fallu supprimer, pour ces mêmes raisons, sera donné, en serrant autant que faire se peut le texte original.

Pour nous, la mise en perspective historique des transformations tendanciennes de la lutte de classe — dans les pays développés avant tout — compte infiniment plus que le fait d'apprendre au lecteur que Pannekoek était plutôt de petite taille, qu'il avait les yeux d'un bleu étonnant, que les Pannekoek pendant leur séjour à Berlin fréquentaient les Kautsky, qui habitaient non loin de chez eux, ou qu'ils demeuraient à Amsterdam dans un coquet pavillon des beaux quartiers.

**

Antonie (en allemand : Anton) Pannekoek naquit le 2 janvier 1873 à Vassen, petit village de Gueldre, région agricole, à l'époque l'une des plus arriérées des Pays-Bas. D'une enfance rurale, il

paraît avoir conservé le goût du langage simple, peu soucieux d'artifices littéraires, parfois même un peu rocailleux. Il étudia les mathématiques à l'université de Leyde qui, en 1902, lui conféra le grade de docteur en astronomie. Pannekoek y eut parmi ses maîtres l'illustre Kapteyn, de Groningue, l'un des premiers à appliquer systématiquement les techniques photographiques à l'observation des corps célestes et à l'étude de leur répartition dans l'espace. C'est donc à des travaux concernant le mouvement propre des étoiles que le jeune Pannekoek s'adonna tout d'abord.

Après des séries d'observations échelonnées sur quatre ans (1891-94), il publia un premier mémoire relatif aux variations d'éclat de β de la Lyre (2), une étoile binaire, c'est-à-dire composée de deux astres tournant autour d'un centre de gravité commun. Ce mouvement détermine des éclipses partielles causant des variations périodiques d'éclat. La luminosité intrinsèque de ces étoiles varie donc avec leur période, suivant une loi qu'on peut définir expérimentalement par une courbe. Le travail de Pannekoek consistait à corriger cette courbe, telle qu'elle avait été établie sur la base de séries anciennes d'observations et de statistiques. (Sa thèse de doctorat (1902) concerne une autre étoile variable binaire, Algol (ou β de Persée) et ressortit à la même catégorie de recherches.)

Il effectua ensuite diverses opérations géodésiques, en qualité d'attaché à la Commission royale néerlandaise pour la mesure du méridien (1896-99). Après quoi, il travailla à l'observatoire de Leyde jusqu'en 1906. Cette année-là, Pannekoek, marié et père de famille, partit en Allemagne pour un long séjour, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, et ne rentra définitivement en Hollande qu'à la déclaration de guerre. Il y enseigna les mathématiques dans divers lycées et, en 1916, fut reçu agrégé d'histoire de l'astronomie à l'université de Leyde. La même année, il publiait un ouvrage de vulgarisation, intitulé *les Merveilles du monde (De wonderbouw der wereld)* et promit à un grand et durable succès.

En 1918, ses pairs, distinguant ainsi sa compétence, le désignèrent pour le poste, alors vacant, de directeur de l'observatoire de Leyde; mais, « comme si sa propagande dût être redoutable pour les étoiles » (3), le ministre rejeta tout net cette proposition. Pannekoek resta donc dans l'enseignement où les nominations dépendaient des autorités municipales et non de la bureaucratie ministérielle. L'université d'Amsterdam, où il donnait également des cours de mathématiques en propédeutique-chimie, lui offrit ainsi un poste de maître de conférences. Chargé de cours d'astronomie en 1925, il devint professeur titulaire de chaire en 1932. Onze ans après, en 1943, il prenait sa retraite.

(2) « Untersuchungen über den Lichtwechsel von β Lyrae », *Verhandlungen der Kon. Neder. Akad. van Wetenschappen*, I, V, 7, 1897.

(3) ANDERS et WAUTERS: « Qu'est-ce que l'école hollandaise? », *la Correspondance internationale*, 21, 21-12-1921.

« Tout jeune encore, rapporte l'un de ses biographes (4), Pannekoek s'extasiait devant les beautés de la Voie lactée. » Et plus tard, au début des années 20, il consacra à ces populations stellaires deux atlas qui devaient faire autorité. L'ensemble de ces travaux lui valut une notoriété de bon aloi dans les milieux scientifiques et, en 1925, il fut élu à l'Académie des sciences des Pays-Bas (5). De même, il reçut en 1927 la direction d'un petit groupe de chercheurs, partis en Laponie étudier la chromosphère — opération classique à l'occasion d'une éclipse solaire; il en ramena d'importantes observations concernant les raies du spectre et la variation d'intensité de certaines de ces raies, travaux nécessitant la mise au point d'une méthode appropriée.

Toutefois, c'est dans le domaine des recherches concernant l'atmosphère des étoiles que Pannekoek s'illustra plus particulièrement. En 1921 (on verra plus loin dans quel contexte politique), il mit sur pied l'Institut d'astronomie de l'université d'Amsterdam; situé aux environs de la ville, cet institut se trouvait également non loin du laboratoire de Kapteyn, à Groningue, dont notre chercheur pouvait ainsi utiliser les installations. En effet, si la construction des modèles d'atmosphère stellaire est un problème essentiellement théorique, elle serait inconcevable sans vérifications empiriques au moyen de la spectrographie. Comme le souligne un spécialiste, il s'agit cependant en premier lieu de travaux faisant appel à « l'intuition physique des théoriciens » (6); de l'étude de certaines questions qui leur sont liées (rayonnement), on avait déjà tiré quelques-unes des lois fondamentales de la physique moderne.

En gros, on dira que Pannekoek s'est particulièrement intéressé à l'effet Stark interatomique et qu'il a proposé des modèles plus raffinés, permettant de rendre mieux compte de la structure des raies de l'hydrogène (7). (Théorie statistique et physique de l'élargissement des raies exigeant des calculs d'une complexité redoutable à l'époque.) Mentionnant ces recherches au passage, Bruun Van Albada émet ces réflexions éclairantes: « Ce qui est caractéristique, c'est non seulement ce que fit Pannekoek, mais aussi ce qu'il ne fit pas. Tout en éprouvant un vif intérêt pour les théories relatives à l'arrangement interne des étoiles, il ne contribua pas lui-même à leur élaboration. En effet, tant que l'origine du rayonnement stellaire demeurait inconnue, ces théories ne pouvaient guère servir à

(4) Van ALBADA, *loc. cit.*

(5) Pannekoek, notons-le au passage, n'a jamais cru bon de refuser les distinctions académiques: docteur *honoris causa* de l'université de Harvard, lauréat de l'American Astronomical Society, il reçut en 1951 la médaille d'or de la Royal Astronomical Society anglaise.

(6) Daniel BARBIER: *les Atmosphères stellaires*, Paris, 1952, p. 16.

(7) Par la suite, l'hypothèse de base, adoptée par Pannekoek, devait se révéler insuffisante, et donc aussi ses résultats; c'est là phénomène courant en science. Le problème a d'ailleurs été longtemps « un cauchemar pour les théoriciens », lequel n'a commencé à se dissiper qu'à une date assez récente (BARBIER, *op. cit.*, pp. 158 sq.).

l'avancement de la théorie de l'évolution; or, Pannekoek n'a jamais placé le statique au premier plan de ses préoccupations. » C'est pourquoi il axa ses travaux sur la nature physique des étoiles, mettant ainsi en lumière « l'immense portée de l'étude du spectre en ce qui concerne la détermination de la masse » (8).

Outre l'astronomie proprement dite, les activités scientifiques de Pannekoek ont couvert l'histoire de cette science dans son ensemble (9), histoire à laquelle il accordait valeur d'exemple. Ces lignes en témoignent: « A une époque lointaine, où la physique ne sortait pas du cadre de la spéculation abstraite, l'astronomie constituait déjà un système de savoir cohérent, et offrait une orientation pratique dans le temps et l'espace. Plus tard, elle se dirigea toujours davantage vers la connaissance théorique de la structure de l'univers, rompant ainsi avec les applications pratiques pour satisfaire un appétit insatiable de vérité, en d'autres termes, il ne s'agissait plus que de beauté intellectuelle. Dès lors un renversement total du rapport entre les sciences se produisit. La physique, la chimie et la biologie connurent un essor sans cesse accéléré. Leurs applications révolutionnèrent la société et bouleversèrent l'aspect du globe. Mais l'astronomie demeura à l'écart de cette révolution. Quel pouvait être en effet l'apport des étoiles au développement technique, aux progrès de l'existence matérielle, ou à l'organisation de l'économie? C'est pourquoi leur étude se transforma de plus en plus en une quête idéaliste, visant la connaissance physique de l'univers. Alors que les autres sciences remportaient des triomphes éclatants, métamorphosant ainsi le monde des hommes, l'astronomie devenait une œuvre de culture, une aventure de l'esprit (10). » Et, sur cette base, Pannekoek présentait « le développement de la notion d'astronomie comme une manifestation de la croissance du genre humain (11). »

**

Cet aspect de la biographie d'Anton Pannekoek ne pouvait être ici que grossièrement esquissé. Il devait fournir bien souvent à ses adversaires social-démocrates ou bolchevistes l'occasion d'allusions

(8) Van ALBADA, *loc. cit.*, p. 3, col. 1.

(9) Cf. notamment la préface et les notes érudites de Pannekoek à une édition des œuvres astronomiques de Simon STEVIN (vol. III, Amsterdam, 1961), illustre mathématicien et physicien flamand de la seconde moitié du XVII^e siècle.

(10) Les disciplines astronomiques ont assurément pris un tournant depuis la dernière guerre mondiale: la mécanique céleste sert à calculer les orbites des satellites artificiels; la physique solaire a mis en évidence l'influence des éruptions solaires sur la propagation des ondes radio à la surface du globe; l'étude plus poussée des propriétés de l'ionosphère va probablement permettre des progrès dans la transmission de certains signaux radio-électriques, etc. Mais la thèse de Pannekoek n'exclut nullement ce retour à des applications pratiques de l'astronomie (ou plutôt de disciplines périphériques).

(11) *A History of Astronomy*, Londres, 1961, pp. 14-15 (1^{re} éd. holl., 1951).

nfaises à l'imagerie — du type « savant Cosinus » — selon laquelle un astronome ne peut qu'avoir la tête dans les nuages (12). N'empêche que celui qui se voyait brocardé de la sorte fut en son temps le seul théoricien marxiste de renom capable d'aborder n'importe quelle question liée aux sciences de la nature. Le fait en soi ne dénote pas une quelconque supériorité *a priori*, c'est évident. Toutefois ce type d'activité professionnelle devait développer en Pannekoek, au plus haut point, certaines qualités intellectuelles : la capacité d'intuition théorique, la puissance d'abstraction, l'étonnante variété et profondeur des connaissances, la rigueur et la sérénité, le sens du travail en équipe; ce sont ces qualités qui, jointes à l'enthousiasme révolutionnaire, lui permirent de mettre en ordre et de généraliser des idées surgies avec l'évolution des luttes prolétariennes au XX^e siècle. Et c'est aussi la raison pour laquelle le Hollandais fut l'un des rares marxistes à tenter une critique véritable de l'idéologie scientifique contemporaine.

L'un des textes les plus intéressants à cet égard est celui qu'il publia en 1917 dans la *Nieuwe Tijd* (13). « Il fut un temps, écrit-il — vers le milieu du XIX^e siècle soit dit en gros, l'époque de l'essor de la bourgeoisie moderne — où les chercheurs scientifiques, les savants, figuraient à l'avant-garde de la lutte spirituelle, la dirigeait même, et, porte-parole de la nouvelle classe proposaient des mots d'ordre et des idéaux de progrès nouveaux. » Ce temps depuis longtemps est révolu. « A présent, un autre type de chercheur est apparu », professant des idées réactionnaires, entretenant les vieilles illusions. « Assurément, ceci ne veut pas dire que ces chercheurs soient vendus à l'ordre existant; il ne s'agit en aucun cas de vitupérer ou de déplorer une dégénérescence « ou un recul et de voir dans les chercheurs d'hier une espèce supérieure aux chercheurs d'aujourd'hui. Cette évolution est tout simplement le fruit de la transformation de la société. »

Au XVIII^e siècle, dit Pannekoek, la bourgeoisie entama contre le vieil ordre croulant une lutte sans merci, et dans laquelle les sciences de la nature jouèrent un rôle de premier plan, à la fois comme facteur du développement technique et comme élément de force dans le combat de cette classe nouvelle contre les traditions spiri-

(12) Citons, pour ne plus y revenir dans le cours de ce volume, un exemple de ces formules de batteur d'estrade. Voici donc une définition due à RADEK : « Un astronome qui passe sa vie à contempler les étoiles et ne voit donc jamais un ouvrier en chair et en os » (*Protokoll der III. Kongress der K.I.*, Hambourg, 1921, p. 259). Il y eut bien pire, cela va sans dire. Mais cette formule est d'autant plus significative que, d'une part, Radek avait milité des années durant aux côtés de Pannekoek, à Brême, et que, d'autre part, il aimait à paraître frotté de physique relativiste. Ce genre d'ironie utilitaire dissimule mal un cas de mythification assez habituel au sein du mouvement marxiste traditionnel, où l'ignorance du développement scientifique réel s'alliait non seulement à des assertions pontifiantes mais aussi à une croyance fétichiste dans les pouvoirs de la science.

(13) « Twee natuuronderzoekers in de maatschappelijk-geestelijke strijd », *De Nieuwe Tijd*, XXII, 1917, pp. 300-314 et 375-392.

tuelles, la croyance en Dieu notamment. Toutefois, dès que la bourgeoisie, ayant affermi son emprise sur la société, vit se dresser face à elle le prolétariat, elle renonça à ce qui, jusqu'alors, avait constitué son cheval de bataille : la théorie de l'évolution. Tandis que les progrès des sciences de la nature se poursuivaient, on se mettait à douter de l'optimisme évolutionniste propre à l'époque précédente, de conceptions telles que l'origine physico-chimique de tous les processus vitaux, lesquels pouvaient être ramenés — avait-on soutenu — « à une mécanique des atomes ».

« Bien entendu, il ne s'agissait pas d'une volte-face complète et instantanée; ces tendances se manifestèrent d'abord de façon sporadique, et se renforçèrent peu à peu avant d'apparaître dans toute leur netteté, sous une forme systématique, consciente. Dans la pratique politique et sociale, la vieille tradition progressiste ou libérale comptait de moins en moins et se réduisait lentement, d'une manière quasi imperceptible, à quelques représentations fondamentales, cependant que les vieilles formules n'étaient plus défendues dans leur naïveté première que par des individus et que les masses y demeuraient indifférentes. Il en allait de même au plan spirituel. La masse des chercheurs scientifiques se tenait à l'écart de la vie politique et sociale, laquelle ne lui offrait guère que le spectacle de sordides conflits d'intérêt et que de la démagogie à bon marché. D'aucuns, pour des raisons éthiques ou humanistes, se rangeaient dans le camp des réformateurs, mais c'était là affaire de sentiment bien plus que de connaissance critique de la réalité sociale; d'autres, au contraire, revenaient aux formules d'un autre âge et adhéraient à des courants réactionnaires d'inspiration chrétienne (14). »

Analysant ensuite minutieusement les ouvrages de deux savants néerlandais, Lotsy et Kohnstamm, Pannekoek en faisait ressortir les traits conservateurs. Le premier mettait en avant une mystique de « la vie » — assez proche somme toute des spéculations à la Bergson, l'« élan vital » et le reste. Lotsy réduisait par ailleurs le comportement social des hommes à des impulsions pour l'essentiel instinctives et incompréhensibles par nature. Les masses, disait-il, agissent de façon aveugle, tout en étant régies par une spiritualité profonde, à la fois religieuse et patriotique. Aux yeux de Pannekoek, on se trouvait en l'occurrence devant une manifestation supplémentaire de la nécessité, à l'époque de l'impérialisme, d'unir la nation en diluant les antagonismes de classes. Quant au physicien Kohnstamm, il déduisait de la théorie de Boltzmann — et de la substitution de lois statistiques au vieux déterminisme causal — qu'il fallait renoncer à presque toutes les lois admises en physique et que l'origine du monde était, en dernier ressort, inconcevable sans l'existence d'un Créateur (15); ce à quoi Pannekoek opposait

(14) *Ibid.*, p. 305.

(15) Le physicien en question n'arrivait pas évidemment à des assertions de ce genre sans avoir tenté au préalable de les étayer de longues considérations touchant divers aspects théoriques de la physique contemporaine. Nous ne

l'idée de l'univers comme un processus d'interactions constantes. Sans se contenter toutefois d'argumenter sur le terrain de l'adversaire, la physique moderne, il montrait comment « au XX^e siècle un christianisme positif surgit dans les rangs de la bourgeoisie et des intellectuels », lequel postule un ordre immuable des choses et conteste tout fondement à l'idée d'évolution. Nous avons déjà vu les raisons matérielles de cette attitude. Vingt ans après, dans *Lénine philosophe*, Pannekoek critiquera de nouveau une tentative réactionnaire de fonder une théorie de la connaissance sur des données à prétentions scientifiques mais, cette fois, visant à restaurer le vieux matérialisme bourgeois (16).

*
**

Le domaine privilégié des applications de la théorie de l'évolution, c'est — il va de soi — les sciences humaines. Pannekoek a consacré mainte étude à ce sujet; voici un résumé de l'une des principales d'entre elles : *Marxisme et darwinisme* (17) :

Darwin et Marx, l'un comme l'autre, ont placé le principe de l'évolution à la base de la science moderne. Le premier a montré que l'évolution des espèces était soumise à une loi, la sélection naturelle, en vertu de laquelle les espèces les mieux adaptées à un milieu déterminé l'emportent sur les autres dans la lutte pour la vie. Marx, quant à lui, a fait ressortir que l'évolution des sociétés avait pour cause fondamentale l'évolution de l'outil et, dans un sens plus large, de la technique dont les progrès finissent par modifier les formes sociales du travail, au travers d'affrontements opposant à certains moments les classes qui composent la société et auxquelles les hommes appartiennent en fonction de la place qu'ils occupent dans la production. Ainsi le développement social a-t-il une direction déterminée. Pour les deux penseurs, l'évolution est la conséquence d'une lutte : la lutte pour la vie, professe Darwin; la lutte des classes, dit Marx.

Marx soutient cependant que si l'essor tumultueux des techniques rend nécessaire le remplacement du capitalisme par le socialisme, cette succession dépend de la lutte des masses populaires, laquelle à son tour, dépend de la transformation, dans et par la lutte, de la mentalité de ces masses elles-mêmes. Comme celle de Marx, la théorie de Darwin est autre chose encore qu'une vérité scientifique abstraite. N'a-t-elle pas servi, en Allemagne surtout, d'arme à la bourgeoisie en lutte contre l'aristocratie et les prêtres, parce qu'elle substituait le jeu de lois naturelles à l'intervention divine ?

peut-être entrer ici dans le détail de cet exposé et de sa réfutation. Notons simplement que Pannekoek invoque à l'appui de sa thèse des exemples tirés de l'astronomie et de la cinétique des gaz. L'argumentation demeure toujours d'une grande simplicité de moyens.

(16) Cf. *infra*, III^e partie, 5^e section.

(17) *Marxismus und Darwinismus*, Leipzig, 1909, 44 p.

En ce sens, les social-démocrates ont pu y voir à bon droit une confirmation de leurs thèses matérialistes. Toutefois, « le socialisme a pour prémisses fondamentales l'égalité naturelle entre les hommes et veut inscrire dans les faits leur égalité sociale ». Le darwinisme ayant pris pour modèle la concurrence capitaliste, constitue tout au contraire « le fondement scientifique de l'inégalité » (18). C'est pourquoi non seulement il se heurte à l'opposition des socialistes, mais aussi soulève les objections des réformateurs et autres philanthropes bourgeois, qui ne retiennent que l'aspect éthique de la question sociale et tablent sur quelques perfectionnements du droit pour abolir les excès les plus flagrants qu'engendrent la lutte pour la vie en régime capitaliste, une lutte dans laquelle ils voient une loi naturelle. N'est-il pas évident toutefois que les lois régissant le monde animal ne sauraient s'appliquer aux sociétés humaines, chacune de ces sociétés s'adaptant à des conditions qui lui sont spécifiques ?

Certes, l'homme appartient au règne animal, mais il s'agit d'un animal très particulier dont l'existence sociale, à partir d'un certain stade du développement, n'est plus soumise en tout à l'action des lois de la nature. La cohésion du groupe humain est maintenue par une force, les instincts sociaux (que Pannekoek énumère ainsi : « abnégation, courage, dévouement, discipline, loyauté, honnêteté », toutes notions renvoyant non à la personne, mais au groupe, à la classe), que la lutte pour la vie développe et dont elle tend à faire une force absolument primordiale. On se trouve ainsi devant une conscience altruiste qui existe d'ailleurs, quoique à un moindre degré, au sein du règne animal, et qui s'oppose fondamentalement aux valeurs de l'égoïsme bourgeois, le sentiment nationaliste notamment.

Ce qui distingue radicalement l'homme de toutes les autres espèces animales, c'est, d'une part, la capacité de créer des outils et de les employer à des fins préétablies, et, d'autre part, « le langage et donc la pensée abstraite, conceptuelle, la pensée rationnelle, le premier ayant engendré directement la seconde et l'outil servant de prolongement à la main humaine ». En bref, « la pratique de la vie, le travail, est à l'origine de la technique et de la pensée, de l'outil et de la science. C'est grâce au travail que l'homme-singe s'est élevé à la condition d'homme (19). » Ainsi la division du travail, la répartition des fonctions liées aux applications diverses de l'outil, a-t-elle ouvert à l'homme des perspectives de développement illimitées. Et Pannekoek de conclure sur ce point : « Chez l'animal, la lutte pour la vie a conduit à un développement constant des organes corporels (les muscles et les dents du lion, par exemple), tel est le fondement de la théorie transformiste, le noyau du

(18) *Ibid.*, p. 20.

(19) *Id.*, p. 37. On sait qu'Engels fut le premier socialiste à souligner « le rôle du travail dans l'humanisation du singe ».

darwinisme. Chez l'homme, elle a conduit à un développement constant de l'outil, de la technique, des forces productives, tel est le fondement du marxisme. » En ce sens, les deux doctrines ont un principe fondamental commun : la loi de l'évolution.

La vie en société et l'utilisation de l'outil forment par conséquent la base de l'évolution de l'homme, une longue évolution au terme de laquelle la grande majorité se voit dépouillée de l'outil, devenu machine, au bénéfice d'une petite minorité. Mais la lutte de classes unifie des groupes hier encore séparés, non plus une lutte contre la nature au moyen de l'outil, mais une lutte pour l'outil, pour mettre l'équipement technique à la disposition de l'humanité entière par l'action organisée, le mouvement de la classe ouvrière. Et cette lutte aboutira à l'abolition des classes, à l'apparition d'une grande et unique communauté des producteurs solidaires (20).

Dans l'ensemble, cette brochure est conforme aux vues professées sur le sujet, du moins à l'époque, par les tenants du marxisme « orthodoxe » au sein de la social-démocratie. Toutefois, si on la compare aujourd'hui à l'un des nombreux textes que Kautsky consacra en ce temps à la même question une différence ne peut pas ne pas manquer de sauter aux yeux : l'insistance sur les « instincts sociaux » que développe la lutte de classes, suivant Pannekoek. Certes, Kautsky met en relief le « nouvel idéal moral », l'« indignation éthique » constituant une « force », une « arme » pour la lutte de classe socialiste. Mais, dans son esprit, il s'agit, non d'un produit direct de la lutte et d'un bouleversement radical des mentalités, mais d'un facteur lié à « des conditions matérielles déterminées », le développement économique qui, dit-il, donne la certitude d'une prochaine abolition des classes (21). On verra plus loin que cette différence, guère perceptible à l'époque, tenait à autre chose encore qu'à des façons de parler.

Ceci ne revient certes pas à dire que Pannekoek ait jamais prétendu que l'éthique, les sentiments moraux, prépondérante au sein d'une société donnée, puisse être séparée du mode de production caractérisant cette société. Bien au contraire, il fait res-

(20) Ce dernier thème est absent de l'étude beaucoup plus fouillée que Pannekoek consacra plus tard à l'anthropogénèse, la « naissance de l'homme ». La raison en est simple : le texte en question fut publié aux comptes rendus de l'Académie des sciences. En revanche, il y est traité longuement des rapports entre l'usage de l'outil et l'apparition de la station debout, le développement du cerveau, l'élaboration progressive du langage articulé, etc. (« Anthropogenese. Een studie over de onstaan van de mens », *Verhandelingen der Kon. Akad.*, II, 1, 1945; une édition courante paru en 1951 avec le sous-titre en guise de titre). (L'ouvrage récent de loin le plus remarquable sur l'anthropogénèse est celui de M. LEROI-GOURHAN, *Le Geste et la Parole* (Paris, 2 vol., 1965), que dépare un peu cependant un pessimisme très « fin de civilisation » dont Pannekoek se serait plu sans doute à mettre en évidence les origines sociales.)

(21) Karl KAUTSKY : *Ethik und materialistische Geschichtsauffassung*, Stuttgart, 1906, pp. 141 sq.

sortir ce lien, avec force, dans une brochure publiée la même année que la précédente : *Ethique et socialisme*. Il s'agit en l'occurrence d'une contribution à un débat qui, rattaché à la grande querelle du révisionnisme, battait alors son plein à l'intérieur de la social-démocratie allemande (22) et internationale. « Bernstein, écrit Pannekoek, a maintes fois invoqué les conceptions de Kant pour combattre dans nos rangs le matérialisme dogmatique; les néo-kantiens soutiennent que les fondations historiques-causales, que Marx et Engels ont donné au socialisme, ne vont pas sans une froideur à laquelle il faudrait remédier grâce à la chaleur dégagée par l'idéal moral de Kant (23). » Et le Hollandais entamait à ce propos une critique matérialiste de la philosophie kantienne dont nous retrouverons dans un instant les arguments essentiels. Mais il soulignait également qu'on n'en avait nullement fini avec le sentiment moral après l'avoir présenté « pour ce qu'il est en réalité : une expression mystifiée des intérêts de classe ». Et de poursuivre en ces termes (24) :

« Nous autres, social-démocrates, nous jugeons, de façon tout aussi immédiate et vigoureuse que les autres hommes, tel ou tel acte moral ou immoral. Ainsi donc le sentiment moral est un phénomène lié à la nature humaine, un sentiment dont la science peut rendre compte sans pour autant en subir l'influence, et non pas une imposture ou une illusion que la science aurait pour mission d'éliminer. Si les idées morales sont engendrées par les besoins des classes, il ne s'ensuit pas de là qu'elles leur sont identiques; c'est pourquoi il est nécessaire de pousser plus loin l'analyse. Le jugement moral immédiat ne peut être remplacé par un examen minutieux et réfléchi de ce qui est utile ou nuisible à la communauté; il existe donc une différence entre ce qui est moral et ce qui est utile à la communauté; cette différence, nous allons l'examiner maintenant. »

Pour se faire mieux comprendre, Pannekoek recourt à un exemple concret. « En 1903, rappelle-t-il, les cheminots hollandais arrêtaient le travail par solidarité avec les dockers d'Amsterdam en grève. Ils avaient en effet à choisir entre une lutte contre les puissantes compagnies privées, propriétaires des chemins de fer néerlandais, une lutte qui risquait de nuire considérablement à leurs intérêts, ou une neutralité qui ferait d'eux des briseurs de grève. Ils optèrent pour la première solution et le trafic ferroviaire dans les provinces occidentales du pays fut interrompu pendant toute une journée. Si l'on avait demandé à un bourgeois ce qu'il en

(22) Le lecteur pourra se référer au résumé que Lucien GOLDMANN a donné de cette discussion (*Recherches dialectiques*, Paris, 1959, pp. 280-298), dans une perspective différant sans doute à plus d'un égard de celle adoptée par Pannekoek, seule à nous intéresser ici, et encore surtout en fonction de notre thématique.

(23) *Ethik und Sozialismus* (suivi d'*Umwälzungen im Zukunftsstaat*), Leipzig, 1906, p. 7.

(24) *Id.*, pp. 20 sq.

pensait, on l'aurait à coup sûr entendu exprimer son horreur et son indignation de voir l'intérêt personnel de quelques individus primer de la sorte, toute la société sombrant dès lors dans le chaos. Selon lui, le gouvernement aurait dû qualifier illico de criminels ces agissements; est crime, à ses yeux, en effet, tout ce qui trouble l'« ordre » — c'est-à-dire les conditions nécessaires à réaliser du profit en toute tranquillité, et permettant aux possesseurs d'argent de s'enrichir tandis que la faim tenaille les ouvriers. Les travailleurs, par contre, réagirent tout autrement, exaltant et admirant les hommes courageux qui avaient sacrifié leurs intérêts particuliers à la solidarité envers leurs frères de classe. »

« Ainsi les jugements éthiques différaient-ils du tout au tout, en fonction des différences de classe. Le clivage entre ces opinions respectives devait se manifester le plus clairement à l'occasion du débat qui s'ensuivit dans la presse. Il était impossible de s'entendre de part et d'autre. On ne pouvait faire comprendre aux ouvriers quel mal il y avait à ce que les cheminots eussent cessé le travail pendant une journée pour soutenir une catégorie d'ouvriers en lutte. Les journalistes bourgeois se plaisaient à faire valoir ceci : « s'il s'était agi de défendre les intérêts légitimes et particuliers des cheminots, alors, rien de plus normal; mais se mettre en grève pour d'autres, par solidarité ! Folie pure, en vérité ! Où irait-on si des idées pareilles commençaient à gagner l'ensemble des ouvriers ! Ces gens-là se figuraient-ils que les splendeurs de l'exploitation pourraient ternir un jour ? » Une chose, à tout le moins, était claire : si ces journalistes avaient une manière bien à eux de comprendre les intérêts ouvriers, les vertus ouvrières en tout cas leur paraissaient relever du délire. Cet exemple montre bien qu'en réalité chacun considère comme moral et bon ce qui convient à la communauté, et donc à la classe, à laquelle il appartient. C'est là un fait général; ainsi l'expérience présente éclaire-t-elle les conceptions morales d'autres époques et de peuples étrangers (25). »

Revenant un peu plus loin sur la question — pour illustrer, disait-il, la nature de l'éthique suivant Dietzgen — Pannekoek écrivait : « Après la victoire des cheminots, la bourgeoisie se mit à exiger à cor et à cri une loi d'exception que le gouvernement serait chargé d'appliquer. La classe ouvrière, comme un seul homme, se déclara solidaire des cheminots, résolu à faire respecter leur droit de grève par un nouvel arrêt de travail. Mais, cette fois, la grève échoua, les travailleurs essayèrent une terrible défaite, laquelle frappa en même temps le mouvement ouvrier dans son ensemble, et celui-ci ne s'en releva tant soit peu qu'après plusieurs années de propagande infatigable. Ainsi la première et glorieuse grève de solidarité finit-elle par aboutir, au moins pendant quelques années, à un reflux, plus néfaste qu'avantageux pour le mouvement ouvrier. Faut-il en conclure que cette grève était immo-

(25) *Id.*, p. 16.

rale ? S'il était vrai que tout ce qui est utile à la communauté, et donc à la classe en l'occurrence, est moral, et tout ce qui lui est nuisible, immoral, on devrait la tenir pour immorale. Et pourtant tout travailleur refusera de porter pareil jugement; il dira : « Il est possible que cette grève ait été néfaste, mais elle n'en constituait pas moins une action belle et admirable, un acte hautement moral ! » Dès lors, on voit qu'un acte peut être réputé bon, même s'il s'est avéré plutôt nuisible qu'utile à la classe. Cet exemple nous permettra également de faire ressortir la différence existant entre l'utile et le moral. »

« Demandons-nous donc : pourquoi les ouvriers voyaient-ils dans cette action un modèle de vertu ? La réponse va de soi : parce que la solidarité, le sacrifice de l'individu à ce qu'il tient pour l'intérêt de classe, s'y est manifestée à plein. Pourquoi cependant appeler vertu le fait de manifester sa solidarité ? Parce qu'en règle générale une manifestation de solidarité est utile à la classe ouvrière. Pas toujours, nous venons d'examiner un cas où la solidarité, précisément, a eu des effets nuisibles; mais presque toujours elle est utile et même indispensable, à tel point que sans elle une victoire définitive serait inconcevable. C'est en ce sens qu'il y a vertu, et cela reste vrai aussi dans les cas exceptionnels où, en raison de circonstances particulières, l'action est utile sans comporter de risques. On voit donc se dégager ainsi la différence entre l'intérêt de classe et l'élément moral : est moral, non ce qui est utile à la classe, mais ce qui lui est utile en général, conforme à ses intérêts en général. Un acte moral n'est pas toujours un acte recommandable, un acte rationnel; on ne doit pas se laisser aller dans la pratique aux mouvements immédiats du cœur, mais faire en sorte, après mûre réflexion, que l'action demeure conforme au but dans les circonstances données. Ce qui est conforme au but, utile, est inscrit dans nos sentiments et détermine le jugement moral; mais la rationalité d'un acte se détermine en partant de ce qui, dans le cas particulier, est conforme au but (26). »

Et Pannekoek terminait son exposé en le résumant dans les termes suivants : « Kant a mis en lumière les grandes lignes de l'éthique, quand il disait qu'elle servait de règle générale pour déterminer le jugement moral immédiatement, sans peser le pour et le contre. Il ne put toutefois en découvrir les origines véritables; en effet, faute de prendre en considération la division de l'humanité en classes, il apercevait uniquement l'antagonisme entre l'individu et le genre humain dans son ensemble. Kant devait donc croire à l'existence d'une éthique absolue, douée d'une validité universelle et, comme il était incapable pour cette raison de lui assigner une origine terrestre, il était contraint d'y voir quelque chose de surnaturel. Le marxisme a mis à nu les origines de la morale, à savoir : les intérêts de classe, et, du coup, ouvert la voie à l'inter-

(26) *Id.*, p. 22.

prétation de l'éthique en tant que phénomène naturel. L'essence propre de l'éthique devint parfaitement compréhensible, grâce à la vision en profondeur que Dietzgen nous a offerte de la nature de l'esprit humain. »

« Nous sommes partis de l'expérience quotidienne, selon laquelle la volonté et, par conséquent, la conduite de l'homme sont déterminées par deux sortes de facteurs : ses intérêts, ses besoins d'une part, l'éthique, d'autre part. Quand nous avons entrepris cet examen, nous ignorions encore ce que signifiait exactement ce deuxième facteur : l'éthique; mais nous voici maintenant en mesure de le discerner clairement. L'opposition entre intérêt et éthique s'est en effet transformée en opposition entre deux types d'intérêts : l'intérêt personnel momentané face à l'intérêt général et permanent, lequel apparaît essentiellement sous la forme de l'intérêt de classe. Nous voici donc en droit de dire : notre volonté est déterminée par deux sortes de facteurs : notre intérêt propre et immédiat, et l'intérêt de notre classe. De nos jours, de nouvelles et vigoureuses motivations morales, de nouvelles vertus grandissent au sein de la classe ouvrière, elles constituent une force considérable mais également nécessaire à la transformation du monde, car sans cette force aucun bouleversement social de grande ampleur, le passage au socialisme, ne pourrait avoir lieu. Et si nous nous demandons maintenant d'où elle vient, la réponse est simple : cette force ne descend pas des cieux, elle est issue de conditions terrestres, effectives, et rend tout bonnement manifeste que chacun des membres de la classe ouvrière est animé d'une faculté qui lui permet d'aller au-delà de ses intérêts personnels et restreints, et d'élever son esprit du particulier au général, au niveau de ce qu'exige sa classe, de ce qu'exige la société dans son ensemble (27). »

A lire ces lignes, un fait au moins saute aux yeux : nous ne sommes pas en face d'une philosophie universitaire, d'un système de préceptes qui se veut avant tout spéculation logique (et obéit en fin de compte, comme tout autre, à des impératifs de classe, à une situation dans le siècle). Dans un autre texte, consacré à la même question (28), Pannekoek répond à ceux, nombreux alors parmi les intellectuels révisionnistes, qui, constatant chez Marx l'existence « d'une indignation qui éclate chaque fois qu'il décrit l'exploitation infâme », se persuadent qu'il s'agit là d'éthique. Or, souligne-t-il, « la théorie matérialiste de Marx ne nie pas l'éthique et, donc, ne conteste pas la puissance des sentiments moraux. Mais elle nie que l'origine de ces sentiments se trouve dans une éthique planant au-dessus du genre humain; elle voit dans l'éthique elle-même un produit de facteurs matériels, de facteurs sociaux. Les vertus qui sont maintenant en train de grandir parmi les ouvriers,

(27) *Id.*, pp. 23-24.

(28) « Marx der Ethiker », *Bremer Bürger-Zeitung*, 16-10-1910. (L'un des rares textes de Pannekoek dont le titre comporte une référence explicite à Marx.)

la solidarité et la discipline, l'esprit de sacrifice et de dévouement à la communauté de classe et au socialisme, représentent la condition fondamentale de l'abolition de l'exploitation; sans cette nouvelle morale prolétarienne, la lutte active pour le socialisme serait inconcevable. Mais elle ne transcroit pas d'elle-même, sans cause, dans l'ouvrier; il s'agit d'un fruit du capitalisme, de l'exploitation, de la concentration des entreprises, des expériences de lutte, en un mot, de l'ensemble des conditions matérielles d'existence du prolétariat ».

En fait, ce que notre auteur vise, c'est très précisément « l'honnête et onctueuse morale du prédicateur, l'idéologie du bourgeois satisfait de sa personne », et qui n'aspire qu'à la conciliation entre les classes, quitte à blâmer en termes sévères les excès du Capital. « La praxis du mouvement ouvrier n'a rien de commun avec cette façon éthique de voir le monde. Quand nous dénonçons les crimes affreux du Capital contre l'existence et la santé des travailleurs et nous dressons contre la violence et l'injustice du gouvernement, cela n'a aucun rapport avec le point de vue du redresseur de torts qui s'indigne moralement devant tant de méchanceté. C'est le cri d'indignation des victimes et des opprimés eux-mêmes, de ceux qui souffrent, le cri de haine et de menace contre le bourreau; c'est l'appel du combattant qui invite les camarades encore endormis et dominés par l'angoisse à prendre part à la lutte, leur rappelant les tourments qu'ils subissent. Et ce cri d'indignation, cet appel exaltant au combat, relève tout aussi peu de l'éthique que le cri de douleur d'un animal à la torture, que le hurra électrisant de guerriers en lutte pour leur liberté. C'est la nature elle-même qui fraie la voie. Celui qui se voit écrasé et matraité doit se défendre, il ne peut pas faire autrement; il ne s'agit pas d'une indignation morale quelconque face à l'opresseur : c'est tout simplement le très naturel instinct de conservation qui l'y contraint. Il en va de même pour le mouvement ouvrier : il ne se présente pas en preux chevalier qui, mû par une indignation éthique, veut libérer le genre humain de l'immoralité du capitalisme, mais combat le capitalisme, parce qu'il le doit, qu'il n'existe pas d'autre voie de salut, qu'autrement il sera tout simplement pulvérisé par la masse énorme du capitalisme. »

« C'est pourquoi les beaux discours sur l'éthicien Marx sont faux à un double titre. Loin que l'éthique soit le fondement du marxisme celui-ci en donne une interprétation matérialiste. Et la vigoureuse passion de la critique et de la lutte, émanant de l'œuvre de Marx, n'a rien à voir non plus avec l'éthique. Elle prouve simplement qu'il n'était, dans son œuvre scientifique et dans sa critique du capitalisme, que le représentant et un combattant de première ligne du prolétariat, qui s'est fait l'interprète de ses sentiments et lui a donné, avec son œuvre, une arme pour combattre en vue de l'émancipation. »

**

Nous sommes ici aux antipodes de la recherche spéculative et de l'exégèse. Mais ce rappel d'évidences, somme toute premières et exprimées en termes aussi simples qu'énergiques (un peu rebutants peut-être pour les doctes), ne saurait faire oublier l'attention érudite que Pannekoek, sa vie durant, porta aux questions philosophiques. Nous ne pouvons que mentionner au passage le tout premier texte qu'il publia au moment de son adhésion formelle à la social-démocratie hollandaise : une minutieuse analyse critique de la philosophie kantienne, suivie d'un tableau de « l'acquis philosophique » du marxisme suivant Dietzgen, et terminée par une discussion en règle du révisionnisme néo-kantien, celui notamment de Bernstein (29). A défaut, nous nous reporterons à une étude plus concise, sur le même sujet en définitive, qui servit entre autres de préface à une anthologie américaine de textes de ce même Dietzgen (30).

L'histoire de la philosophie, dit en substance Pannekoek, restitue les formes diverses que la pensée des classes dominantes a été amenée à revêtir successivement. En outre, les systèmes philosophiques et religieux se sont intégrés au fil des temps les découvertes effectuées « par l'esprit humain tant sur lui-même que sur l'univers ». C'est un peu ce qu'on retrouve chez Kant. Celui-ci admet que « Dieu et la Liberté sont des concepts dont la vérité est indémontrable, contrairement aux vérités naturelles tirées de l'expérience ». Cette vision concordait parfaitement avec l'état contemporain de l'évolution scientifique et économique. A l'époque en effet la science reposait sur la méthode inductive à base strictement matérialiste : l'expérience et l'observation. Mais la foi religieuse n'en subsistait pas moins, et l'ignorance où l'on était des origines de la vie et de l'homme permettait de défendre l'idée d'une éthique surnaturelle.

« L'éthique de Kant réfléchit les antagonismes internes de la société bourgeoise : l'antagonisme entre le caractère d'une part individuel et d'autre part social de la production, lequel engendre des forces sociales, omnipotentes mais incompréhensibles, qui régissent le sort des hommes. » Cet antagonisme se trouve à la base des contradictions et du dualisme accentué de la philosophie kantienne.

(29) « De Filosofie van Kant en het Marxisme », *De Nieuwe Tijd*, 1901, pp. 549-564, 605-620, 669-688. (Pannekoek déclarait un jour que son évolution politique avait eu pour point de départ la critique de la philosophie kantienne (cité par Van ALBADA, *loc. cit.*); il marquait aussi volontiers, dans la conversation, que cette évolution était un prolongement en quelque sorte naturel de ses activités scientifiques.)

(30) J. DIETZGEN : *The Positive Outcome of Philosophy*, Chicago, 1906, pp. 7-37. (Texte rédigé à la fin de 1902 pour présenter une réédition allemande du texte le plus connu de Josef DIETZGEN : *la Nature du travail cérébral de l'homme*, 1869.)

Et ses contradictions internes devaient provoquer la faillite de tout le système au moment même où les contradictions de la bourgeoisie devenaient apparentes. Toutefois, pour en finir radicalement avec lui, il fallait être en mesure de comprendre les origines matérielles de la morale, son caractère relatif et non absolu. « La découverte de la lutte des classes et de la production capitaliste par Marx déléga la foi de son ultime refuge. »

En même temps qu'en Allemagne le pouvoir monarchique était restauré, la philosophie de Hegel triomphait du « dualisme bourgeois » de Kant. Pannekoek recense ensuite les traits essentiels du système hégélien, dans lequel « la dialectique révolutionnaire, la théorie de l'évolution, considérant toutes les choses finies comme provisoires, aboutit à une conclusion conservatrice en mettant fin à tout développement nouveau dès que la vérité absolue est atteinte. Toutes les connaissances du temps s'y voient assignées une place, à l'une des étapes du développement. Nombre de concepts scientifiques, dont on s'aperçut plus tard qu'ils étaient erronés, sont présentés dans ce cadre comme des vérités nécessaires, reposant sur la déduction, non sur l'expérience ». D'où l'impression, fort répandue à l'époque, que Hegel tenait la recherche empirique pour vaine; aussi son influence sur les sciences de la nature fut-elle mince. Mais il en alla tout autrement dans les « sciences abstraites ».

La conception hégélienne de l'Histoire comme une évolution progressive, « en vertu de laquelle l'état antérieur apparaît comme une phase nécessaire et préparatoire à des états ultérieurs, et donc comme naturelle et rationnelle, représentait un grand pas en avant pour la science ». De plus, elle mettait à nu les interactions constantes et les relations contradictoires existant entre les individus et les unités sociales (la famille, la société civile, l'Etat), les préceptes moraux, expressions de la volonté générale, « s'inscrivant dans les lois naturelles de la société civile et les lois autoritaires de l'Etat ». Sous sa forme monarchique, celui-ci apparaît comme le couronnement définitif de l'évolution sociale.

La théorie de la restauration dut par conséquent critiquer à fond la philosophie bourgeoise révolutionnaire, sans toutefois la rejeter intégralement, conservant à l'instar de cette dernière une foi au surnaturel teintée de scepticisme. Toutefois, le système hégélien ne put survivre à l'épreuve qui s'ouvrit à partir du moment où « le capitalisme arrivant à maturité commença de se révolter contre les entraves que la réaction s'efforçait de lui imposer ». Dès lors, Feuerbach s'employa à faire descendre « la religion, des hauteurs transcendantes de l'abstraction, à l'homme physique ». Puis Marx démontra que la société bourgeoise a pour réalité dernière les antagonismes de classe, et découvrit que le développement historique réel repose sur celui de la production matérielle. Cependant, « la philosophie de Hegel garde une très grande importance, même à notre époque, en ce qu'elle constitue une excellente théorie

de l'esprit humain, à condition de la dépouiller de son caractère transcendantal ». Telle fut, en ce qui la concerne, l'apport de « la théorie dialectique et matérialiste de la connaissance » conçue par Dietzgen.

Le mérite de ce dernier, suivant Pannekoek, c'est « d'avoir hissé la philosophie au rang de science de la nature, comme Marx l'avait fait avec l'histoire. La faculté humaine de penser s'y voit de ce fait dégagée de sa gangue fantastique. Elle est considérée comme un aspect de la nature, et l'expérience permet de comprendre progressivement sa nature concrète et en transformation permanente ». Il ne s'agit donc plus d'un système philosophique « prétendant donner des vérités absolues » alors que, comme Dietzgen le souligne, on se trouve au mieux devant des vérités partielles, dignes cependant d'être retenues pour ce qu'elles valent. Cette conception nouvelle est fondamentalement matérialiste. Mais pas au sens du vieux matérialisme bourgeois. « Elle dit que la matière englobe tout ce qui existe et fournit des matériaux à la pensée, y compris les idées et l'imagination. » Vu sous cet angle, l'esprit humain apparaît comme une composante de l'univers d'importance égale à celle de toutes les autres et qui n'existe que par elles. Dietzgen établit donc une relation permanente et directe de l'esprit au monde et met en lumière la façon dont l'esprit réagit au monde en formant des idées. Le travail cérébral de l'homme consiste en une systématisation constante, dont la science constitue l'une des expressions. Bien entendu, sous l'effet du mode de production, cette systématisation peut prendre la forme de croyances transcendantales, celle par exemple « des idoles bourgeoises : la Liberté, le Droit, l'Esprit, la Force, dont Dietzgen montre qu'elles ne sont rien d'autre que des images fantastiques de conceptions abstraites ayant une validité restreinte (31). »

Un lecteur de 1969 ne sera pas forcément très à l'aise dans l'ouvrage de Dietzgen, publié il y a exactement un siècle. Mais, dans une période comme la nôtre, qui, à bien des égards, vit sur son capital d'idées générales sans pouvoir l'élargir, il retiendra peut-être ces vues que Pannekoek en tirait, il y a bien longtemps, certes, mais qui ne s'en révèlent pas moins une réfutation catégorique de tout espèce de dogmatisme : « L'esprit, c'est la faculté de généraliser. Partant des réalités concrètes, flux continu et illimité, en mouvement perpétuel, il forme des conceptions abstraites, essentiellement rigides, limitées, stables et immuables. D'où cette contradiction qui fait que nos conceptions doivent constamment s'adapter aux réalités nouvelles sans y réussir parfaitement, la contradiction qui les fait représenter le vivant par ce qui est mort, l'inachevé par ce qui est achevé, et qui les rend elles-mêmes finies tout en participant

(31) *Id.*, p. 28-32. Dans *Lénine philosophe*, Pannekoek rapporte en l'approuvant cet aphorisme de Gorter : « Marx a mis en lumière ce que la matière sociale fait de l'esprit, Dietzgen ce que l'esprit fait lui-même » (H. GORTER, *Het historisch materialisme*, Amsterdam, 1920 (1^{re} éd., 1907), p. 98, n. 1).

de la nature de l'infini. Cette contradiction est reconnue et surmontée dès lors qu'on est parvenu à saisir la nature de la faculté de comprendre, laquelle est simultanément la faculté de combiner et de discerner, qui forme une part limitée de l'univers et pourtant embrasse tout, contradiction levée du reste dès que la nature du monde est devenue intelligible. Unité d'une foule infinie de phénomènes, le monde comprend toutes les contradictions, en sorte que celles-ci prennent un caractère relatif et se compensent mutuellement. En son sein, il n'existe pas de contraires absolus. C'est l'esprit qui les construit, parce qu'il possède non seulement la faculté de généraliser mais aussi celle de distinguer. La solution pratique de toutes les contradictions se trouve dans la pratique révolutionnaire d'une science qui va progressant à l'infini, façonne les conceptions anciennes pour en faire des neuves, en rejette certaines, leur en substitue d'autres, perfectionne, rassemble et découpe, aspirant sans cesse à réaliser une unité plus grande et une différenciation toujours accrue. »

**

« Pour un ouvrier qui veut prendre part à l'auto-émancipation de sa classe, disait un jour Dietzgen, la nécessité première consiste à ne plus se laisser enseigner par d'autres, mais à s'enseigner soi-même. » Si Pannekoek ne reprend pas directement cette formule, il l'a visiblement faite sienne, comme le reste du matérialisme prolétaire. Tout dans ses écrits politiques, donc dans son action militante, tend à fournir des instruments pour penser et pour agir. N'était-il pas convaincu, avec Karl Marx, que « la théorie se change en force matérielle dès qu'elle pénètre les masses ? ». Certes, il n'ignorait pas que cette pénétration est liée à de grandes batailles historiques, à un énorme jaillissement des forces, lui-même fruit de tout un complexe de circonstances, mais il savait aussi que la connaissance est un élément de ces forces. C'est ce qu'il disait — une fois parmi bien d'autres, on le verra, car tout théoricien, immanquablement, se répète — dans l'une de ses plus remarquables études : *le Matérialisme historique* (32).

On y retrouve notamment l'idée, développée par Dietzgen, selon laquelle les facteurs spirituels tels que « l'amour de la liberté, le patriotisme, le conservatisme, le sentiment de frustration, l'esprit de soumission, la volonté révolutionnaire », agissent, à l'égal des facteurs matériels, en facteurs déterminant les actions humaines. Mais ceci ne revient nullement à proclamer la primauté des uns par rapport aux autres : en fait, ils sont indissociables. Ainsi, « le domaine de la technique n'englobe pas seulement les machines, les fabriques, les mines, les chemins de fer et autres

(32) « Het historisch materialisme », *De Nieuwe Tijd*, 1919 ; une traduction française dans *Cahiers du communisme de conseils*, 1, 1968.

données matérielles, mais aussi la capacité de les créer et la science dont elles sont issues. Les sciences de la nature, ce qu'on sait des forces naturelles, la capacité de les mettre en œuvre par le travail, doivent donc être également considérées comme des forces productives. C'est pourquoi la technique ne comporte pas seulement un élément matériel, mais aussi un puissant élément spirituel. Du point de vue propre au matérialisme historique, cela va de soi car, contrairement aux abstractions fantastiques des philosophes bourgeois, il place l'homme vivant, et l'ensemble de ses besoins physiques, au centre de l'évolution. L'élément matériel et l'élément spirituel constituent en l'homme une unité si fermement établie qu'on ne saurait les séparer. Aussi, quand nous parlons des besoins humains, nous n'entendons pas seulement par là les exigences du ventre, mais celles également de la tête et du cœur, les unes et les autres étant de nature et matérielle et spirituelle. Le travail humain, serait-ce le plus simple, présente inmanquablement ces deux aspects, lui aussi, et c'est une abstraction artificielle que de vouloir les désunir. »

« Sans contredit, cette abstraction a un sens historique. Du fait même qu'elle a entraîné la division du travail et la séparation en classes, l'évolution historique a transformé en partie l'élément spirituel, lié au processus du travail, en une fonction distincte, particulière à certains individus, à certaines classes, et provoqué de la sorte un rétrécissement de la « qualité d'homme », sur un plan comme sur l'autre. Dès lors, ces spécialistes, les intellectuels, s'accoutumèrent à considérer leur travail, le spirituel, comme une forme supérieure et, du coup, perdirent de vue l'unité organique et sociale de ces deux éléments. C'est pourquoi la représentation qu'ils se font du matérialisme historique ne peut être qu'erronée en tous points. »

Il ne s'ensuit pas de là que les idées déterminent les événements historiques; certes, dit Pannekoek, leur influence est incontestable, mais elle ne saurait à elle seule en rendre compte. Quelle est en effet leur origine? Dans un texte publié en 1937 (33), il proposait cette réponse: « Un homme expliquera très probablement ses actes par ses pensées et ses aspirations, il ne s'interrogera pas sur leur cause. Ceci vient essentiellement du fait que les pensées, les idées et les aspirations ne sont pas, en règle générale, tirées des impressions par un raisonnement conscient, mais découlent d'un processus inconscient spontané. Pour les membres d'une classe sociale, l'expérience quotidienne conditionne — et les besoins de la classe mettent en forme — l'esprit, selon un certain engrenage de sentiments et de pensées, en sorte de produire des idées déterminées concernant l'utile — le bien et le mal. A leurs yeux, la

(33) « Society and Mind in Marxian Philosophy », *Science and Society*, 1, 4, 1937. (Nous suivrons désormais ce texte, conçu à une époque plus proche de la nôtre que le précédent.)

situation de la classe à laquelle ils appartiennent s'identifie à l'intérêt général; aussi jugent-ils que ce qui est bien pour eux constitue le Bien, et de même pour le Mal. Quand les conditions en sont mûres, les hommes passent à l'action et modèlent la société suivant leurs idées. Ainsi, la bourgeoisie française ascendante du XVIII^e siècle, ressentant la nécessité du « laissez-faire », de la liberté personnelle du citoyen, fit de la liberté son cheval de bataille. »

Bien entendu, cette classe voyait dans la liberté uniquement ce qui convenait à ses intérêts. Il s'agissait d'une formule abstraite, dont le sens véritable restait caché. « Selon la conception matérialiste de l'histoire, les idées sont liées aux besoins sociaux que le système de production existant ne manque pas d'engendrer. » Toutefois, interpréter la Révolution française comme un phénomène corrélatif à « l'essor du capitalisme, exigeant la création d'un État moderne, doté d'une législation appropriée à ses besoins, ne contredit nullement l'idée selon laquelle cette révolution fut provoquée par le désir que les citoyens éprouvaient de se voir affranchis des contraintes (...). L'homme constitue un maillon dans la chaîne causale; la nécessité, dans le cadre de l'évolution sociale, n'est autre qu'une nécessité réalisée par l'intermédiaire de l'action humaine. Le monde matériel agit sur l'homme, détermine sa conscience, sa volonté, ses actes, et, dès lors, à son tour, l'homme réagit sur le monde et le transforme (34). » Ainsi l'on se trouve à cent lieues du « matérialisme mécaniste professant que la pensée est déterminée par le mouvement des atomes dans les cellules cérébrales. Le marxisme considère que la pensée est déterminée par l'expérience sociale, perçue au moyen des sens ou sous la forme de besoins physiques (35). » Et, pas plus, il n'existe de nécessité absolue agissant à la manière d'une fatalité, mais une interaction constante entre l'homme et le monde au travers de l'activité historique (36). »

Les idéologues bourgeois du début du siècle attribuaient d'une façon unilatérale (et plus primitive à vrai dire que celle de leurs successeurs actuels) un rôle déterminant non pas uniquement aux seules idées mais aussi aux personnalités. Pannekoek devait attaquer sur ce point les conceptions de philosophes comme Dilthey et Windelband, ainsi que des néo-kantiens à la Max Adler, dans un article d'une haute tenue (37), mais qui ne nous intéresse que dans la mesure où l'auteur y formule un concept essentiel, celui de masses populaires, appelé à scandaliser à tous coups les marxistes orthodoxes les plus plats (38). Ici, comme ailleurs, on notera que

(34) *Id.*, pp. 448-449.

(35) *Id.*, p. 445.

(36) *Id.*, p. 446.

(37) « Teleologie und Marxismus », *Die Neue Zeit*, XXIII, 2, 1905, pp. 428-435, 468-473.

(38) Pannekoek reprit le passage cité ci-dessous au cours de la polémique célèbre qui l'opposa en 1912 à Karl Kautsky (cf. *infra*, II^e partie, 1^{re} section).

Pannekoek ne se veut nullement original à tous crins; en sa pensée, l'élément nouveau est lié si intimement au classique — du moins dans ses aspects encore valides —, exprimé par surcroît d'une manière si simple, qu'il ne se révèle pas toujours d'entrée de jeu, parfois seulement dans les conclusions.

« (...) L'histoire n'est pas l'histoire de personnes, mais celle des masses. Alors que chez l'individu les particularités personnelles jouent toujours un rôle considérable, ces particularités cessent de se manifester au sein des masses, où les traits exceptionnels se fondent dans une moyenne. Nous nous trouvons donc devant quelque chose de général, susceptible de servir d'objet à une science interprétative. Mais en l'occurrence on voit aussi apparaître la raison pour laquelle tous les essais, entrepris du côté bourgeois, en vue de mettre sur pied une science de la société sont nécessairement voués à l'échec. »

« Si l'on prend la masse en général, la masse comme un tout, le peuple entier, on s'aperçoit que l'abolition des conceptions et des volontés mutuellement opposées ne donne absolument pas naissance à une masse indécise, versatile, passive, constamment partagée entre l'apathie et la frénésie, agissant au petit bonheur, passant de l'impulsion irrépressible et brutale à la plus morne indifférence — selon l'image que les publicistes libéraux se plaisent à donner du peuple. Et, de fait, il ne saurait en aller autrement aux yeux de penseurs bourgeois convaincus qu'étant donné l'infinie diversité des individus, l'abstraction de l'individu ne peut conduire qu'à l'abstraction de tout ce qui fait de l'homme un être actif et doué de volonté, tant et si bien qu'il ne reste plus qu'une masse privée de caractère. Ils ne voient en effet aucune catégorie intermédiaire entre l'unité la plus petite, la personne, et la totalité, dans laquelle les différences se trouvent abolies, la masse inerte; ils ignorent l'existence des classes. A l'inverse, la force de la théorie socialiste de l'histoire réside en ceci qu'elle introduit l'ordre et le système dans l'infinie diversité des personnalités, au moyen de la division de la société en classes. Quelle qu'elle soit, une classe rassemble des individus aux intérêts, aux volontés et aux sentiments à peu près identiques et opposés à ceux des autres classes. La représentation chaotique, à laquelle nous venons de faire allusion, s'efface dès qu'on parvient à distinguer au sein des mouvements de masse les classes qui les composent. D'un seul coup apparaît une lutte de classes claire et distincte, dont les aspects varient au plus haut degré: offensive, retraite, défense, victoire et défaite. Il suffit à ce propos de comparer le tableau que Marx a donné de la Révolution de 1848 à ceux des auteurs bourgeois. Au sein de la société, la classe constitue une totalité dotée d'un contenu particulier; si l'on supprime ce contenu particulier pour arriver à un simple « homme total », il ne subsiste plus le moindre élément positif. »

Pannekoek souligne ensuite, il va de soi, que « le comportement

spirituel des classes découle de leur situation matérielle » dans la production et qu'il n'est possible de le comprendre qu'à condition « de se mettre en pensée dans la même situation ». Il ne s'agit nullement en l'occurrence de contester le rôle de la personnalité, mais de la replacer en chaque cas dans son cadre socio-historique. Au demeurant, « tout homme ne vit que comme une partie de la masse » (39). Et, en ce sens, il évolue avec le monde. Mais qu'est-ce que cela veut dire exactement? Notre auteur s'est efforcé à maintes reprises d'élucider « le processus d'adaptation de la conscience des hommes à la société, au monde réel ». L'un de ses textes les plus achevés à cet égard est sans doute l'article déjà cité de 1937 dont nous allons maintenant reproduire la conclusion.

« Lorsque le monde n'évolue guère, que les mêmes phénomènes et les mêmes expériences se reproduisent constamment, les habitudes de pensée et d'action se fixent et revêtent une rigidité extrême; les impressions nouvelles, qui frappent l'esprit, se coulent dans la représentation modelée par l'expérience antérieure et ne font que la renforcer. Ces habitudes et ces concepts ont un caractère non pas personnel, mais collectif; ils survivent à l'individu. Intensifiés par les rapports mutuels entre membres d'une communauté vivant au sein d'un même monde, ils sont transmis à la génération suivante sous la forme d'un système d'idées et de croyances, d'une idéologie: l'outillage mental d'une communauté. Dans tous les cas où le système de production n'a subi pendant des siècles aucune modification sensible, au sein des sociétés agricoles archaïques par exemple, les rapports entre les hommes, leur mode de vie, leur expérience du monde, demeurent identiques à eux-mêmes. Les concepts et les habitudes de pensée ne manquent pas dans un cadre aussi statique, de se figer de plus en plus en un corps idéologique de vérités éternelles, dogmatique et replié sur soi. »

« Mais, lorsqu'à la suite du développement des forces productives, le monde se met à changer, des impressions nouvelles et différentes pénètrent l'esprit, sans pouvoir s'adapter aux représentations anciennes. Dès lors s'ouvre un processus de reconstruction, en partie sur la base des vieilles idées, en partie sur celle des expériences nouvelles. De nouveaux concepts succèdent aux anciens, les règles et les jugements d'autrefois sont bouleversés de fond en comble, de nouvelles idées font leur apparition. Tous les membres d'une classe ou d'un groupe ne sont pas affectés de la même manière et au même moment. Les affrontements idéologiques surgissent en étroite liaison avec les luttes de classes (40)

(39) *art. cit.*, pp. 432-433.

(40) Ces lignes, à n'en point douter visent notamment la forme religion. Notons à ce propos que Pannekoek rattachait l'« irreligion » du prolétariat contemporain à « l'état d'esprit engendré par la participation intellectuelle à la lutte présente pour l'émancipation » et en faisait « un fruit du savoir acquis tant par la formation théorique que par l'expérience ». Sans renoncer à une propagande matérialiste éclairant les origines de la religion, il soulignait

et se poursuivent de façon acharnée, étant donné que le destin de chaque individu est lié peu ou prou à la manière dont la société et le système de production se verront conformés. Au sein du capitalisme moderne, les changements économiques et politiques se produisent à une vitesse telle que l'esprit humain ne peut guère se maintenir à leur niveau. Les idées sont révolutionnées au cours de vives luttes internes, parfois rapidement, en raison d'événements spectaculaires, parfois lentement, au moyen d'une guerre permanente contre la vieille idéologie. Ce processus de transformation continue amène la conscience des hommes à s'adapter à la société, au monde réel. »

« Il s'ensuit de là que la thèse de Marx, selon laquelle le monde détermine la conscience, ne signifie nullement que les idées sont uniquement déterminées par la société où elles se font jour. Idées et concepts représentent bien plutôt la cristallisation, l'essence, de tout ce qui constitue l'expérience tant présente que passée. Ce qui s'était fixé autrefois en formes mentales abstraites doit désormais comprendre également autant d'éléments adaptés au monde actuel qu'il se révèle nécessaire. Ainsi donc les idées nouvelles semblent avoir deux sources : la réalité présente et le système d'idées hérité du passé. Cette distinction se trouve à la base d'une des objections le plus fréquemment soulevées contre le marxisme. On fait valoir en effet que la pensée de l'homme et, par conséquent, ses actes et, au-delà, l'avenir du monde, sont déterminés non seulement par le monde matériel réel mais aussi, dans une moindre mesure, par les éléments idéologiques — idées, croyances, idéaux. Telle critique serait fondée si les idées naissaient d'elles-mêmes, sans cause, ou encore jaillissaient soit de la nature innée de l'homme, soit de quelque source spirituelle surnaturelle. Le marxisme, toutefois, dit que ces idées ont leur origine dans le monde réel et sont liées à des conditions sociales. »

« Agissant comme des forces sur le développement social moderne, ces idées freinent la diffusion des idées nouvelles exprimant des nécessités également nouvelles. Tenir compte de ces traditions ne revient nullement à abandonner le marxisme; c'est même tout le contraire ! Car toute tradition constitue un fragment de réalité, de même que toute idée est partie intégrante du monde réel, vivant dans la pensée des hommes. Il s'agit d'une réalité souvent très puissante en ce qui concerne la détermination des actions humaines, d'une réalité de nature idéologique dont les racines matérielles ont disparu avec les conditions qui l'avaient autrefois engendrée. Que ces traditions puissent survivre à leurs bases matérielles, voilà qui ne provient pas simplement de la nature de l'esprit humain, lequel est capable de conserver en mémoire, ou dans l'inconscient, les

cependant — comme les social-démocrates classiques — que « dans notre parti, la religion demeure une affaire privée » (*Religion und Socialismus*, Brême, 1906; cf. aussi *infra*, p. 245, n. 14).

impressions du passé. Un facteur bien plus important à cet égard est ce qu'on pourrait appeler la mémoire sociale, la perpétuation des idées collectives, systématisées sous formes de croyances et d'idées prépondérantes, et transmises aux générations par voie de communications orales, de livres, d'œuvres d'art ou au moyen de l'instruction publique. Le monde ambiant, qui détermine la pensée, ne se compose pas seulement du monde économique contemporain mais aussi des influences idéologiques émanant des rapports constants entre les hommes. Telle est l'origine du pouvoir de la tradition, un pouvoir des plus aptes à faire stagner les idées, tandis que la société se développe à un rythme accéléré. Avec le temps, la tradition doit céder devant la puissance des réalités nouvelles qui, à tout instant, la battent en brèche. Elle a cet effet sur le développement social qu'au lieu de permettre un ajustement graduel et régulier des idées et des institutions, correspondant aux nécessités changées, ces dernières, quand elles se trouvent en contradiction trop vive avec les vieilles institutions, provoquent des explosions, des transformations révolutionnaires, entraînant avec elles les esprits attardés qui se voient ainsi révolutionnés (41). »

**

La pointe critique-activiste de cet ensemble conceptuel va désormais apparaître tout au long des pages suivantes. Elle constitue, à vrai dire, sous une forme ou sous une autre, une clé essentielle pour comprendre non seulement notre auteur mais aussi le courant révolutionnaire marxiste au XX^e siècle, celui que Pannekoek, à juste titre, appelait « communisme ouest-européen ». Car ce qui précède s'applique, il va de soi, à la personnalité même d'Anton Pannekoek, dont la pensée est inséparable de celle de ses camarades de combat, théoriciens éminents ou militants de base.

C'est pourquoi nous nous efforcerons de relever non des filiations d'idées d'individu à individu mais des convergences et divergences liées à l'essor difficile et au déclin, dans une phase donnée, de formes d'organisation et de conscience théorique nouvelles, en prise directe sur le développement des luttes prolétariennes. (Toutefois, disposant d'un espace assez restreint, nous devons forcément être très schématiques, très incomplets. Ce n'est pas grave en ce qui concerne Lénine et les bolcheviks russes : le lecteur de langue française peut recourir en effet à des sources nombreuses et variées; ce l'est plus, s'agissant des gauches allemandes et autres, notamment Rosa Luxembourg et la Ligue Spartacus; nous avons préféré néanmoins donner un minimum d'informations sur des tendances parfaitement oubliées, pour le moment en tout cas).

Ceci ne nous empêchera nullement de voir en Pannekoek une figure exemplaire, et, dans sa vie, un raccourci systématisé de

(41) « *Science and Mind...* », *loc. cit.*, pp. 452-453.

l'acquis théorique du mouvement émancipateur. Ne fut-il pas l'un des rares penseurs marxistes de son temps à aller jusqu'au bout de ses conclusions et à leur demeurer invariablement fidèle ensuite ? Suivant ses options politiques, on verra dans cet attachement à des principes, qui ne correspondaient pas nécessairement aux réalités immédiates, soit un caprice d'utopiste incurable (nous y reviendrons), soit une manifestation d'intégrité personnelle. Mais, en ce dernier cas, il faut rappeler que Pannekoek, du temps relativement court qu'il fut « révolutionnaire professionnel », bénéficiait d'une position très particulière, et que, d'une façon générale, sa situation matérielle lui permettait d'échapper aux contraintes directes et indirectes de la vie de parti au jour le jour. Toutefois, la garantie de l'indépendance intellectuelle est une chose, l'usage de cette faculté en est une autre. Et, sur ce plan, la personnalité intervient assurément. A cet égard, pour reprendre la formule de Van Albada : « Pannekoek fut un homme doué de capacités extraordinaires ; mais, en premier lieu, il fut un être pur et droit, courageux et affectionné. » Vertus auxquelles on ajoutera la fraîcheur d'esprit et l'enthousiasme révolutionnaire.